

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

I

A l'hôtel des Postes de Paris, un des endroits de l'administration les plus fréquentés par le public, est le BUREAU RESTANT

où s'entassent chaque année toutes ces lettres qui, au lieu d'aller chercher le destinataire à domicile, doivent attendre qu'on vienne les réclamer.

C'est dans ce bureau que commence l'histoire dont nous allons entreprendre le récit.

Le 4 janvier de l'année 1845, sur les trois heures de l'après-midi, un jeune homme se présentait à l'un des guichets, demanda d'une voix un peu émue :

— Avez-vous une lettre au nom de Paul Avril ?

Le préposé à la distribution examina aussitôt, une à une, les missives rangées dans le casier A, lettre initiale du nom déclaré.

— Non, monsieur, rien, dit-il.

— Rien !!! répéta le jeune homme.

Ce seul mot avait été prononcé avec un tel accent d'angoisse que l'employé, attendri, recommença complaisamment la fouille du casier. Cette seconde recherche, plus lentement faite, amena encore la même déclaration :

— Pas de lettre, monsieur.

A cette réponse définitive, le jeune homme remercia par un silencieux salut de tête, et, semblant avoir retrouvé son calme, il sortit du bureau.

Mais, à son vingtième pas dans la cour, il s'arrêta tout

pensif. L'absence de cette lettre attendue était sans doute pour lui d'une bien grave importance, car il murmura tristement :

— Novembre, décembre et janvier, voilà trois mois que le silence s'est fait. Il n'en faut plus douter, tout est bien fini pour moi.



— Vous serait-il possible, monsieur, de ne vous pendre que demain soir ?

encore tout à fait déformé ces vêtements dont la coupe dénégait un bon faiseur ; mais c'était ce qu'on nomme un habillement de demi-saison. Fait pour protéger contre les premières fraîcheurs de l'automne, il était insuffisant pour défendre contre les rudes atteintes de l'hiver. Le chapeau rougi sur les bords ; le trop léger pardessus, boutonné jusqu'au mneton dans le double but de

Pendant que celui qui s'est donné le nom de Paul Avril est plongé dans sa douloureuse rêverie, nous en profiterons pour esquisser rapidement son portrait.

Tout en ce jeune homme, qui ne comptait pas plus de vingt-six ans, révélait une nature de race, élégante de formes et d'allures, qui s'accusait surtout par des mains et des pieds d'une finesse extrême. Une chevelure brune faisait ressortir le teint mat de son visage, dont les yeux noirs brillaient de courage et d'énergie. De soyuses mous taches se dessinaient entre une bouche aux sensuelles lèvres et un nez droit dont les narines trahissaient, par leur mobilité, toutes les ardeurs de la jeunesse. Bref, c'était un fort joli garçon qui payait fièrement de mine, malgré son triste costume.

En parlant de son costume, nous n'entendons pas dire qu'il fût déguenillé. Point du tout. Un long usage n'avait pas

se préserver du froid et de cacher un linge d'une blancheur douteuse ; la chaussure usée et avachie, tout semblait indiquer qu'une subite et profonde misère avait tout à coup fermé devant Paul Avril la porte des fournisseurs.

Cela dit, nous revieudrons maintenant à notre jeune homme. Son accablement fut de courte durée, car un petit rire sardonique et quelque peu forcé s'échappa bientôt de ses lèvres.

— Soit ! dit-il, tout est fini. Alors au bout du fossé la culbute ..

Il n'acheva pas le mot. Tout en parlant, il avait, pour les réchauffer, enfoncé dans les poches de son peletot ses deux mains bleues par le froid. Une d'elles rencontra un corps dur au fond de son refuge. Ce contact éveilla aussitôt un souvenir dans la mémoire de Paul Avril.

— Tiens ! fit-il, j'avais oublié que je possède encore une pièce de cinq francs. Eh bien, que ce soit elle qui dicte mon sort. Si son millésime est un nombre pair, je continuerai la lutte que je soutiens depuis deux mois contre la misère. Si le millésime est impair... alors en avant la culbute !

Si déterminée que fût sa résolution, il hésita un peu avant de tirer de sa poche cette pièce qu'il tournait et retournait entre ses doigts nerveux. Malgré le froid, une légère sueur lui mouillait les tempes.

— Aurais-je peur ? pensa-t-il.

D'un brusque mouvement fébrile il amena la pièce au jour et la regarda.

— 1837 ! c'est impair ! dit-il.

Il se raidit contre l'émotion qui le pinçait au cœur, puis, remettant les mains dans ses poches, il se dirigea vers la rue en murmurant :

— Allons faire la culbute !

En sortant de la poste, il avait tourné à gauche et gagné la rue Montmartre qu'il remonta dans la direction du boulevard. Tout en cheminant d'un pas ferme, il interrogeait du regard les boutiques qu'il longeait sur le parcours.

— Voici mon affaire, dit-il en apercevant un magasin de quincaillerie dans lequel il entra pour acheter deux gros clous.

Il reprit sa route et, dix minutes après, il atteignait le bout de la rue de la Victoire que, vingt ans plus tard, l'expropriation devait abattre pour le passage de la spacieuse rue Lafayette.

Ce fut à une de ces maisons, aujourd'hui disparues, que le jeune homme vint sonner. Il était quatre heures, et comme en janvier la nuit tombe vite, le portier avait jugé bon, dès la brune, de fermer sa porte.

Paul Avril ne pouvait donc éviter d'être aperçu par le concierge, averti par son coup de sonnette. Aussi trouva-t-il ce fonctionnaire qui, debout sur le seuil de sa loge, l'attendait au passage.

— Monsieur n'a sans doute pas oublié que c'est aujourd'hui samedi, qu'est échue sa semaine de location ? annonça mielleusement le portier en tendant au jeune homme une main qui demandait l'argent réclamé.

Nous devons dire que cette maison, sorte de petit hôtel bourgeois, ne possédait que trois étages, surmontés de chambres mansardées, dévolues aux serviteurs. Les trois locataires qui habitaient la maison n'ayant pas un assez nombreux domestique pour occuper toutes ces mansardes, le concierge s'était préparé de celles qui étaient vides, et, après les avoir garnies du plus strict mobilier, il les louait à la semaine.

A cette requête du portier réclamant son dû, Paul Avril se contenta de répliquer :

— Je n'ai pas sur moi la somme nécessaire, mais, je vous jure, monsieur Mathis, que demain matin je ne vous devrai plus rien.

Cette réponse, dont il ne comprenait pas le véritable sens, tranquillisa sans doute le concierge sur la validité de sa créance, car il repartit amicalement :

— Bien, bien ! monsieur. Ce que je vous ai dit était simplement histoire de vous rafraîchir la mémoire. Demain matin, en montant pour balayer mon escalier, j'entrerai chez vous. Par la même occasion, nous verrons à raccommoier votre porte qui, m'avez-vous dit, est disloquée.

— Oh ! fit Paul, c'est vraiment si peu de chose à réparer que si j'avais un marteau je saurais moi-même en venir à bout dès ce soir.

— Un marteau ? mais j'en ai un... et solide. Tenez, le voici... hein ! il est de taille, riposta le portier en lui offrant l'outil énorme qu'il avait pris dans le bas d'un buffet.

Le jeune homme s'en saisit aussitôt en disant :

— Meroi, monsieur Mathis, je vais me mettre tout de suite à l'ouvrage. Ne vous inquiétez donc pas en m'entendant cogner.

Ce dernier mot, paraît-il, rappela un souvenir au concierge, car il s'écria vivement :

— Cogner ! Ah ! saperlotte ! j'oubliais qu'il va cogner au-dessus de la tête du chevalier de Saint-Dutasse ! Eh ! dites donc, monsieur, dites donc...

Mais cet appel ne pouvait être entendu par le locataire qui s'était élancé dans l'escalier.

— Ah ! bast ! après tout, pour ce qu'il vaut à présent, le chevalier de Saint-Dutasse... je m'en moque comme d'une guigne, grommela le portier, qui rentra dans sa loge sans plus longtemps tenir à rappeler Paul Avril.

Cependant le jeune homme avait gagné sa mansarde. Un dur grabat, une table boiteuse et trois chaises, tel était le modeste mobilier qui, avec une malle, garnissait cet affreux réduit.

En entrant, Paul avait posé l'outil sur la table où, fichée dans une bouteille, se trouvait une chandelle qu'il alluma.

— Là, fit-il, voici le marteau, et j'ai les clous. En ajoutant à ces deux ustensiles la corde qui entoure ma malle, je possède bien au complet tout ce qu'il faut pour me pendre.

Ceci dit, il vint s'asseoir devant sa table et, sur la dernière feuille de papier qui lui restait, il écrivit d'une main ferme :

“ Je ne me suis jamais connu un seul parent en ce bas monde. Enfant abandonné, j'avais été soutenu par une mystérieuse protection qui, depuis trois mois, s'est retirée de moi. A bout d'inutiles efforts pour combattre la misère, je quitte volontairement la vie. ”

Après avoir signé cette déclaration qu'il étala bien en vue sur la table, Paul vint ramasser la corde qui se trouvait à terre près d'une malle dont tout le contenu avait lentement pris la route du mont de piété.

En un instant il eut apprêté un nœud coulant dans lequel il passa la tête en disant avec un sourire :

— Ma dernière cravate ! !

Corde au cou et marteau en main, il monta sur une chaise et, aussi haut qu'il pouvait atteindre, il se mit à enfoncer son clou dans le mur à tour de bras.

Quand la tige de fer eut disparu aux deux tiers de sa longueur, il en essaya la solidité en cherchant à l'ébranler avec les

deux mains. Le clou était si fermement fixé que le jeune homme, convaincu par son essai, y attachait l'autre bout de la corde.

Jusqu'à ce moment, il s'était tenu tourné contre la muraille et le nez en l'air. Ses préparatifs achevés, il n'avait plus qu'à se lancer dans le vide en renversant du pied la chaise sur laquelle il était monté.

Pour accomplir cette dernière manœuvre, il se retourna donc vers la chambre.

Mais jugez de son étonnement quand, en bas de lui, il vit un petit vieillard, entré sans bruit dans le galot, qui se hâta de poser le pied sur un bâton de la chaise afin d'empêcher sa chute en même temps qu'il disait d'une voix respectueuse :

—Vous serait-il possible, honoré monsieur, de ne vous pendre que demain soir ?

L'apparition soudaine de cet inconnu et surtout son étrange demande, avaient si complètement surpris Paul Avril que, dans son premier trouble, il ne trouva que cette interrogatrice exclamation :

—Plait-il ?

—J'ai l'honneur de demander à monsieur s'il lui est possible de remettre sa pendaison à demain soir, répéta le vieillard avec un humble salut.

Paul retrouva vite son sang froid. Il comprit aussitôt que le visiteur avait pu facilement se glisser dans la mansarde dont la porte, on le sait, était dans un si piteux état de délabrement qu'elle ne fermait plus.

Mais, son entrée expliquée, d'où venait cet inconnu et quel était le motif qui lui dictait sa singulière question, voilà ce que le jeune homme devinait moins facilement.

Du haut de la chaise, il remua le cou dans son nœud coulant d'une façon négative.

—Désolé de vous refuser, dit-il, mais je crois indispensable de me pendre ce soir.

—Pourquoi ?

—Je suis redevable à mon concierge d'une semaine de location et je lui ai promis que demain matin je ne lui devrai plus rien. En conséquence, je crois inutile, à tous les chagrins qui m'ont mis la corde au cou, de joindre encore l'ennui de la désagréable scène que ce créancier viendra me faire au point du jour si je suis encore vivant. C'est donc, vous le voyez, une contrariété que je m'évite en me pendant ce soir.

—Et quelle somme devez-vous ?

—Quinze francs.

Le vieillard tira aussitôt de sa poche un louis qu'il plaça sur la table en ajoutant :

—Voici pour le concierge. Vous ne me refuserez plus maintenant de retarder votre pendaison jusqu'à demain soir ? Dans vingt-quatre heures, vos motifs de suicide n'auront rien perdu de leur gravité, mais au moins vous vous expédiez avec la consolation d'avoir rendu un service en retardant votre mort.

Tout cela avait été dit avec une si profonde bonhomie que Paul partit d'un franc éclat de rire.

—A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda-t-il en dégageant son cou de la corde.

—Bourguignon, tout court... pour vous servir, monsieur... Bourguignon, valet de chambre du chevalier de Saint-Dutasse, le locataire du troisième, répondit le vieillard avec un nouveau salut.

—N'est-ce pas votre maître qui, à ce que j'ai entendu dire dans la maison, est si dangereusement malade ?

Le valet de chambre secoua tristement la tête, en disant d'une voix navrée :

—Hélas ! il est à l'agonie. Comme votre vacarme de coups de marteau brisait la tête de mon pauvre mourant, je suis monté ici pour vous demander un peu de silence. Votre porte ne fermant pas, je n'ai eu qu'à la pousser...

—Et vous m'avez surpris la corde au cou, interrompit Avril.

Mais, aussitôt, le jeune homme se frappa le front, en s'écriant :

—Une question, s'il vous plaît, Bourguignon.

—Tout à vos ordres, monsieur.

—Puisque j'ai fini d'enfoncer mon clou, et que ce bruit, qui fatiguait votre malade, n'a plus à se reproduire, voulez-vous me dire pourquoi, au lieu de me laisser me pendre maintenant, vous tenez tant à me faire retarder cette opération de vingt-quatre heures ?

Bourguignon parut hésiter.

—Monsieur ne m'en voudra pas d'aimer mon maître ? dit-il.

—Pas le moins du monde.

—Alors voici ma raison. M. de Saint-Dutasse, mon révérend moribond, peut encore vivre jusqu'à demain six ou sept heures du soir. Lui, moi, le docteur, nous savons tous à quoi nous en tenir. Or, on ne meurt qu'une fois, n'est-ce pas ?

—Oui, d'habitude, fit Paul souriant.

—Donc, ne vous paraît-il pas tout naturel qu'on cherche à franchir le pas dans les meilleures conditions possibles ? Ne vous restât-il plus qu'un jour à vivre, on tient au moins à le passer tranquillement.

—C'est trop juste, appuya le jeune homme.

—Eh bien ! si vous vous pendiez ce soir, savez-vous ce qui arriverait ?

—Non, apprenez-le moi.

—Il arriverait que demain, en vous trouvant accroché, le bédouin de portier commencerait par pousser des cris de paon qui d'abord inquiéteraient M. de Saint-Dutasse, et auraient ensuite l'inconvénient d'ameuter dans votre chambre tous les voisins de mansarde. Pendant deux ou trois heures, ce serait un piétinement et un vacarme de voix dans ce taudis placé juste au-dessus de la chambre de M. le chevalier. Toute la matinée, les escaliers retentiraient des allées et venues des commères du quartier qui voudraient voir le pendu et se procurer un bout de sa corde. Voyons, monsieur, je vous le demande, est-ce qu'il y a vraiment moyen de mourir tranquillement avec un pareil oharrivari dans la maison ?

—J'avoue que non, fit Avril, qui ne savait s'il avait affaire à un lugubre farceur ou bien à un fou.

Bourguignon continua :

—Puis viendrait le commissaire pour son enquête près du corps : S'est-il bien pendu ? Est-ce un crime ou un suicide ? Les voisins n'ont-ils rien entendu ? Il faut les interroger, faites-les venir ici, etc., etc..., et tout cela sur la tête de mon pauvre maître agonisant ! Peut-être même ce commissaire aurait-il l'idée de descendre pour poursuivre son enquête chez nous. Je sais qu'il se retirerait aussitôt que je l'aurais averti que mon maître se meurt... mais cela n'en aurait pas moins occasionné un bruit

de sonnette, de va-et-vient, de portes ouvertes et fermées qui tourmenterait M. le chevalier.

Ce disant, Bourguignon saisit à poigne-mains ses cheveux blancs et continua d'une voix désespérée :

— Ah ! je ne sais ce que je deviendrais si j'avais la honte de me dire que M. de Saint-Dutasse est parti dans l'autre monde avec la pensée que je n'ai pas bien fait mon service jusqu'au bout !

A la vue de deux grosses larmes qui coulaient sur les jours du bonhomme, Paul Avril se sentit touché par ce fanatisme de domesticité.

— Ah ça Bourguignon, vous aimez donc bien réellement votre maître ! s'écria-t-il tout étonné de se trouver en présence d'un pareil phénomène.

— Si vous saviez comme il est bon... et original... et malin, balbutia le serviteur dévoué. Et puis, voyez vous, voilà cinquante ans que je vis avec lui ; j'ai eu le temps de l'apprécier.

— Quel âge avez-vous donc ?

— Soixante-cinq ans. Je suis entré tout gamin à son service.

— Et le chevalier ?

— Soixante-quinze ans.

Et, du ton le plus lamentable, le vieillard ajouta :

— Que vais-je devenir quand je n'aurai plus mon maître à servir !

— Vous servirez ses enfants.

— Il meurt célibataire.

— A défaut d'enfants, vous vous dévouerez à un de ses parents.

— Je n'ai jamais vu ni connu un seul parent à M. de Saint-Dutasse.

— Ah ! bah ! pensa Paul, le chevalier m'a tout l'air d'avoir une famille aussi incomplète que la mienne.

Nous avons oublié de dire que cette conversation s'était passée sans que le jeune homme, débarrassé de sa corde, fût descendu de la chaise sur laquelle Bourguignon l'avait surpris monté.

Le valet de chambre revint à ses moutons en reprenant d'une voix humble :

— Est-ce que monsieur consent enfin à m'accorder ce que j'ai eu l'honneur de lui demander ?

— Quoi donc ?

— De ne se pendre que demain soir ?

— Parbleu ! c'est vrai. Je n'y pensais plus, s'écria naïvement Avril, auquel l'excentrique dévouement de ce domestique avait fait oublier le point de départ de l'entretien.

— En remettant votre pendaison à demain, mon maître aura pu trépasser tranquillement, et alors peu m'importera, quand je l'aurai couché dans sa bière, tout le vacarme que viendront faire ici le portier, les commères et les voisins, et surtout le commissaire avec son enquête,

— Mon brave Bourguignon, vous avez raison sur tous les points... sauf sur un seul, dit Paul en descendant de sa chaise, au grand contentement du vieillard qui poussa un soupir de satisfaction.

— Et quel est ce seul point sur lequel j'ai tort ? demanda le valet de chambre.

— Sur celui de l'enquête du commissaire qui est inutile grâce à cet écrit, que vous voyez posé sur la table, dans lequel j'ai consigné tout au long mes motifs et mon intention de suicide. Lisez cela.

Et le jeune homme, après lui avoir tendu le papier, se mit en devoir de moucher le lumignon de la chandelle afin de faciliter cette lecture.

En regardant l'écrit les yeux de Bourguignon se portèrent instinctivement sur la signature qui s'étalait au bas de la page.

— Tione, qu'avez-vous donc ? s'écria Paul qui, après sa chandelle mouchée, en relevant la tête, vit le bonhomme tromblant, pâle et attachant sur lui un regard effaré.

— Ah ! dame ! fit Bourguignon en cherchant à retrouver son calme, on ne peut pas lire froidement une pareille déclaration. Ce n'est pas trop gai ce que vous avez tracé là, monsieur Paul Avril... car c'est bien votre nom que vous avez signé, n'est-ce pas ?

— Oui, en toutes lettres. C'est la misère qui me tue. Depuis deux mois, j'ai inutilement cherché un travail quelconque... j'étais résolu à tout faire...

Sans plus écouter, le vieillard s'était dirigé vers la porte de la mansarde. Arrivé sur le seuil, il se retourna vers le jeune homme :

— Monsieur Avril, attendez moi dix minutes, dit-il d'une voix grave.

— Est-ce qu'il va me chercher une place de domestique ? se demanda le dépendu en l'écoutant s'éloigner.

Les dix minutes n'étaient pas écoulées que Bourguignon reparaisait.

— Monsieur le chevalier de Saint-Dutasse vous prie de vouloir bien lui faire l'honneur de venir lui parler, dit-il en s'indignant.

En homme qui disait avoir déjà tenté de tout pour conjurer sa déveine, Paul ne pouvait refuser cette chance inattendue que lui offrait le sort. Il répondit donc aussitôt sans hésiter :

— Montrez-moi le chemin.

Et il suivit le valet qui, après avoir descendu un étage, ouvrit une porte dont la serrure et les gonds, soigneusement huilés, jouèrent sans bruit.

Prenant une lumière qu'il avait déposée dans l'anti-chambre pour s'en éclairer au retour, le domestique guida le jeune homme à travers deux pièces que celui-ci n'eut pas le temps d'examiner, puis, soulevant une portière et s'effaçant pour laisser passer le visiteur, il annonça respectueusement :

— Monsieur Paul Avril.

Autant que le lui permit l'indécise lueur d'une lampe dont l'abat-jour ne laissait arriver qu'une douce lumière aux yeux affaiblis du malade, Paul se vit dans une vaste chambre splendidement meublée. Épais tapis, lourdes tentures, moelleux sièges, en un mot, tout ce que comporte le plus sérieux confortable se trouvait réuni dans cette pièce. Rien n'avait été accordé au clinquant et au faux luxe dans cet ameublement dont tous les accessoires révélaient chez le maître, outre le goût du beau, cette science du bien-être que dicte l'égoïsme et que perfectionnent les années vécues.

Dans un angle se dressait un vaste lit, à demi fermé par des rideaux, d'où se fit entendre, à l'entrée d'Avril, une petite voix sèche qui disait :

— Soyez le bienvenu, mon cher voisin.

Et elle ajouta aussitôt :

— Bourguignon, relève ces rideaux pour que nous puissions nous voir.

Après s'être empressé d'obéir, le serviteur fit signe au jeune homme de s'approcher du lit du moribond.

Sur la pile d'oreillers qui l'exhaussait, Paul aperçut alors une livide tête à cheveux blancs. Le trépas prochain allait être un bienfait pour M. de Saint-Dutasse dont le visage attestait les longues et épouvantables souffrances. Comme l'avait dit son valet, le chevalier avait dû être bâti en fer, car la mort qui abat facilement les vieillards de cet âge, avait trouvé en lui une opiniâtre résistance.

La peau seule recouvrait les deux pommettes qui saillaient au-dessus des joues plaquées sur la mâchoire. Les lèvres déjà noires, étaient déformées par une affreuse contraction. Mais au fond des orbites, teintées de bistre et profondément creusées par la maladie, apparaissaient des yeux noirs qui témoignaient d'une stoïque fermeté. La torture avait brisé le corps sans altérer en rien le moral de cet homme qui savait le compte des heures qui lui restaient encore à vivre.

Après avoir poussé près du chevet un fauteuil pour Avril, le vieux serviteur avait été se placer debout au pied du lit de son maître.

—Monsieur, commença le chevalier, j'ai tenu à vous remercier de l'extrême complaisance avec laquelle, m'a dit Bourguignon, vous avez bien voulu consentir à ne vous pendre que demain soir. Cette complaisance est d'autant plus méritoire que, paraît-il, l'existence vous est si amère qu'un jour de plus à vivre est, pour vous, un vrai sacrifice que vous me faites.

—Je suis heureux de pouvoir vous être agréable, répliqua Paul avec un calme qui sembla réjouir le mourant.

—Mon cher voisin, poursuivit M. de Saint-Dutasse, m'est-il permis de vous demander par quelle suite d'événements, jeune et fort ainsi que je vous vois, vaillant comme vous me paraissez l'être, vous avez pu arriver au suicide ?

—Oh ! fit Avril avec un triste sourire, mon histoire est fort courte. Je suis un enfant abandonné. Du plus loin qu'il me souvienne, je me vois au petit de village Bresles, près Beauvais, où j'avais été confié à un ménage de petits fermiers, gens auxquels la discrétion ne devait pas peser bien lourd, car ce n'est pas à l'âge que j'avais qu'on songe à interroger. Un beau matin, j'avais alors neuf ans, le fermier me conduisit à Beauvais où nous trouvâmes la diligence qui nous a menés, tous deux, à Paris.

Une heure après ma descente de voiture, mon père nourricier me laissait dans le pensionnat que j'habitais dix longues années, sans qu'un seul mot du chef de l'établissement, sans qu'une lettre venue du dehors m'apprirent quelle était la main qui acquittait régulièrement le prix de ma pension. Je venais d'atteindre ma dix-neuvième année et j'avais achevé mes études, quand le maître me fit appeler pour m'annoncer que j'étais libre et me donner l'adresse d'une maison où un logement avait été retenu et meublé à mon nom. En me remettant le reçu d'une année de loyer payée d'avance, il y ajouta un billet de cinq cents francs et me prévint que, chaque premier du mois, poste restante, je trouvais pareil billet, à titre de pension. J'eus beau interroger cet homme, je ne pus le faire parler, soit qu'il ne sût rien, comme il le disait, soit que son silence lui eût été chèrement payé. Le soir même, je couchais dans mon nouveau domicile.

Pendant ce récit, M. de Saint-Dutasse avait écouté attentivement, la tête renversée sur ses oreillers.

—Et, demanda-t-il enfin, l'idée ne vous vint pas alors d'aller aussi questionner votre père nourricier ?

—Pardonnez-moi. Pendant mes années d'études, je lui avais adressé six lettres qui, toutes, étaient restées sans réponse. Aussi, le lendemain de ma sortie de pension, je partis pour

Bresles. Là j'appris que, depuis longtemps, le fermier et sa femme étaient morts.

À ces mots, le chevalier fit entendre un petit rire saccadé et, de sa voix moqueuse, il répartit :

—Ce n'était pas jouer de chance !

Avant qu'il eût prononcé un mot de plus, il aperçut Bourguignon qui, debout au pied du lit, lui recommandait la prudence par un doigt vivement posé sur ses lèvres.

Si prompt qu'eût été ce geste, il fut surpris par Avril qui avait relevé la tête à cette railleuse interruption.

—Le chevalier est-il pour quelque chose dans mon histoire ? pensa aussitôt le jeune homme.

—Continuez, mon enfant, dit le malade sans paraître se soucier de l'effet que son exclamation avait dû produire sur Paul.

—La fin est des plus simples. J'ai succombé aux ardeurs d'une jeunesse que personne ne dirigeait. Grâce à cette pension mensuelle, que me servait régulièrement la poste, j'ai gaspillé sept années en plaisir, sans penser un seul instant que cette mystérieuse ressource pouvait me manquer... et c'est ce qui est arrivé. Le jour où cet argent m'a été supprimé, j'ai demandé du travail à cent porter, mais je ne savais rien faire. Ce matin l'espérance m'avait encore conduit à la poste, mais...

De sa main amaigrie qui pendait sur la couverture, le chevalier interrompit le jeune homme.

—Pardon, dit-il ; quand la pension vous a-t-elle fait faute ?

—Le 1er novembre dernier.

À cette réponse, le malade tourna ses regards vers le vieux serviteur :

—Et toi, demanda-t-il, te rappelles-tu la date précise des fameux cardons à la moëlle ?

—Le 24 octobre, répondit le valet.

M. de Saint-Dutasse ferma les yeux pour se recueillir et, oubliant sans doute que le jeune homme pouvait l'entendre, murmura à mi-voix :

—J'ai tant souffert durant les six premières semaines que je n'avais plus la raison bien nette.

On comprend quel devait être l'étonnement de Paul en écoutant ces étranges paroles, sous lesquelles il sentait pointer un mystère auquel il était mêlé.

Les yeux toujours fermés, le chevalier, immobile sur l'oreiller, paraissait réfléchir profondément.

—Bourguignon, reprit-il après un assez long silence, quelle somme te faudra-t-il pour vivre quand je ne serai plus là ?

—O mon excellent maître ! suis-je seulement sûr de vivre quand vous serez parti ? gémit le fidèle domestique en poussant un sanglot.

Le chevalier fit encore entendre son rire moqueur.

—Alors, pas de sensiblerie, mon vieux compagnon, dit-il. Ces choses là se disent de la meilleure foi du monde, mais on les oublie vite. Bonne chose que l'existence ! il faut avoir vingt-cinq ans, comme ce jeune homme, pour songer à la quitter volontairement. À notre âge on la comprend, cette vie, et on s'y cramponne tant qu'on peut. Sois donc tranquille, la douleur ne te tuera pas, mon brave ami. En conséquence, dis moi la somme que tu crois nécessaire à ta vieillesse.

—Que monsieur la fixe lui-même, souffla timidement le valet.

—Une pension de trois mille francs, est-ce assez pour assurer ton repos ?

—C'est trop, monsieur, trois fois trop ! s'écria le naïf Bourguignon.

—Trêves de jérémiades ! mon gargon, et apporte près de mon lit cette table avec son écritoire, commanda le chevalier.

La table approchée, M. de Saint-Dutasse se tourna péniblement sur le côté et, le bras étendu sur la table, il écrivit quelques lignes d'une main ferme.

—Lisez, monsieur Avril, dit-il quand il eut paraphé son écrit qu'il tendit au jeune homme.

Paul lut à haute voix :

“Aujourd'hui, sain d'esprit, mais me sentant près de mourir, j'institue pour mon légataire universel M. Paul Avril, à la charge de, par lui, payer une rente viagère de trois mille francs à mon fidèle et vieux serviteur Jean Bourguignon.

“En cas de refus de M. Paul Avril, ma succession entière sera dévolue audit Jean Bourguignon.”

Puis suivaient la date en toutes lettres et la signature.

M. de Saint-Dutasse s'était renversé à nouveau sur ses oreillers pendant cette lecture. Il ne laissa pas à Paul le temps de le remercier, car, d'un nouveau geste de main, il arrêta le jeune homme ébahi de joie par cette fortune qui lui arrivait tout à coup.

—Inutile de me témoigner votre reconnaissance, mon enfant, dit le moribond. En ne vous pendant pas ce soir, vous m'avez été agréable ; à mon tour, je vous rends un service ; nous sommes quittes.

—Mais c'est la vie que vous me rendez en même temps ! s'écria Paul.

—Peuh ! peuh ! fit dédaigneusement le chevalier, dites que je retarde votre suicide d'une ou deux années, ce sera plus juste.

Le jeune homme le regarda tout affligé par cette sinistre prédiction.

—Oui, mon enfant, je retarde votre suicide, répéta M. de Saint-Dutasse. La croyez-vous donc énorme, ma succession ? A peine neuf mille livres de rentes ! Déduisez-en le legs de Bourguignon ; restent six mille francs... c'est juste la pension que vous faisiez une main mystérieuse.

—Cette pension suffisait à mes besoins.

—Peuh ! peuh ! recommença le mourant, oui, elle suffisait à vos besoins parce que vous n'avez que la rente. Mais demain votre position ne sera plus la même, car vous aurez en main le capital.

—Eh bien ? fit Paul.

—Eh bien, mon jeune ami, comme vous l'avez dit tout à l'heure, vous ne savez aucun métier et vous avez gaspillé six années en plaisirs. Rudes tentateurs que les plaisirs ! ils vont vous attirer maintenant que vous n'avez plus qu'à prendre à poignée-mains dans le magot. Cela durera peu, car vous aurez vite atteint le fond du sac. Alors vous vous retrouverez, comme devant, tout aussi incapable de gagner votre vie... et vous reprendrez votre corde. Vous voyez donc que je vous ai rendu un piètre service qui ne vaut pas vos remerciements.

Après un court silence, M. de Saint-Dutasse ajouta :

—Ah ! si vous me permettiez de vous donner un bon conseil...

—Donnez, dit vivement Avril.

—Ce conseil, le voici. Vous devriez profiter de la dernière clause du testament pour laisser la fortune entière à mon pauvre Bourguignon...

—Et, alors, retourner là-haut reprendra ma corde ? interrompit le jeune homme en souriant.

Le moribond secoua la tête.

—Non, fit-il, car, si vous êtes un homme bien déterminé, j'ai à vous proposer beaucoup mieux que ces six mille livres de rente.

Comme s'il craignait de n'avoir pas été bien compris, M. de Saint-Dutasse répéta lentement, en appuyant sur chaque mot :

—Oui, j'ai à vous proposer beaucoup mieux que ces six mille livres de rentes.

Malgré lui Paul frissonna. Ces paroles n'avaient rien de terrible, mais, en même temps que le chevalier les prononçait ses petits yeux noirs, dans lesquels s'était réfugiée toute la vie de ce corps brisé par la maladie, avaient brillé d'une telle lueur de haineuse satisfaction que le jeune homme se sentit troublé :

—Voudrait-il m'attirer dans quelque piège ? se dit-il.

Par les étranges phrases échappées au vieillard, il avait deviné que cet homme n'était pas étranger aux événements de sa vie et qu'il devait connaître ceux qui se cachaient derrière le voile mystérieux dont avaient été couverts sa naissance et son passé.

Il fut arraché à ses réflexions par la voix du mourant qui, après un court repos, reprit :

—Oui, beaucoup mieux que ces rentes. Mais mon cher enfant, vous savez qu'ici-bas on n'a rien pour rien. Ce qu'on ne vous donne pas, il faut savoir le gagner.

Paul approuva d'un geste de tête.

S'interrompant pour se soulever sur son coude, M. de Saint-Dutasse regarda en silence le jeune homme des pieds à la tête ; puis, après avoir fait entendre son rire saccadé, il reprit :

—Pied fin, jolie main, beau gargon, bien campé, voici déjà quelque bons points à marquer. Maintenant poursuivons l'examen. Aimez-vous le vin ?

—Peu, fort peu.

—Parfait ! mon ami. Le vin est un traître qui, pendant quelques heures, vous livre sans défense à vos ennemis. Ah ! vous n'aimez pas le vin... tant mieux !

Et, ayant un peu secoué la tête en signe de satisfaction, le chevalier continua :

—Oui, mais si vous n'aimez pas le vin, vous avouez, en revanche, adorer le luxe, les femmes, les plaisirs, l'or qui ruisselles... n'est-ce pas que vous adorez tout cela ?

—Oui, dit vivement Avril, dont l'œil s'alluma de convoitise à cette énumération.

—Avec des goûts pareils, vous voyez bien que mes pauvres six mille livres de rentes ne feraient qu'une médiocre bouchée. C'est donc autre chose qu'il vous faut... c'est-à-dire la seconde part de mon héritage... et cette part-là est la grosse... elle représente des millions.

Ce mot de millions secoua Paul ébloui.

—Mais, s'écria-t-il, vous êtes donc bien riche, monsieur le chevalier !

A cet exclamation qui vibrait d'une indicible rapacité, le malade tressaillit.

—Oh ! oh ! fit-il d'un ton sec, je vois que nous ne nous comprenons plus.

Et, se redressant sur l'oreiller, il poursuivit d'une voix gouailleuse :

—Puisque vous aimez la besogne toute faite, mon gargon, prenez alors les six mille livres de rentes ; c'est tout gagné... et

grand bien vous fasse ! Vous aurez là de quoi vivre dans la gêne... en admettant que vous soyez assez sage pour renoncer à toutes ces agréables jouissances dont nous parlions tout à l'heure.

Cette raillerie fut un coup d'épée pour le jeune homme.

—Non, dit-il avec force, non, je n'y renoncerai pas. Il me faut ou ma corde ou cette vie large, dépensière, bruyante... que la seconde part de votre héritage me promettait.

—Promettait, répéta le chevalier, c'est bien le mot. Or promettez et tenir font deux, cher monsieur. Toutes ces félicités que vous souhaitez, je voulais vous mettre en main un puissant moyen de les gagner... Je vous offre une arme ; à vous de vous en servir.

—Et je m'en servirai, dit Paul d'un ton si résolu qu'il sembla calmer l'irritation de M. de Saint-Dutasse.

Aussi ce dernier continua d'une voix radoucie :

—Réfléchissez d'abord, mon enfant. Avec les six mille livres de rentes, je le répète, c'est la vie terre à terre... mais, en même temps, c'est l'existence calme et exempte de danger... de danger, entendez-vous bien ?

—Il me faut l'autre existence.

—Avec la seconde part de mon héritage, cela change de face. Vous verrez à vos pieds des gens, lâches et tremblants, vous tendre leurs mains pleines d'or. Des sommes viendront à vous en esclaves. Vous parlerez haut et les portes s'ouvriront à votre voix. Sachez profiter de cette puissance, et, en peu de temps, vous pourrez vous faire une colossale fortune. Voilà ce que vous promet cette seconde part de mon héritage.

—Je la choisis ! s'écria Paul enivré par ces paroles.

—Attendez un peu, avant de vous décider... Je n'ai pas fini. Toute médaille a son revers. Il vous faudra batailler rudement, vivre sans cesse aux aguets, toujours sur vos gardes, sans espérer ni trêve ni merci ; car ceux auxquels vous commanderez chercheront à secouer le joug... Et il se peut qu'un beau jour, avant que vous ayez atteint le but, vous vous trouviez arrêté par la mort, soit subite qui vous jettera brutalement sur le carreau, soit lente qui vous clouera sur un lit où elle vous rongera peu à peu, pendant de longs jours, avant de vous emporter.

Ces paroles, accentuées par un frémissement de rage impuissante, n'ébranlèrent pas la résolution de Paul.

—J'accepte la lutte ! prononça-t-il.

Il y avait un tel mépris du danger dans l'intonation de cette réponse que le chevalier fit entendre son rire railleur en répliquant :

—Et vous avez raison, mon jeune roy, car, dans cette lutte, un autre puissant intérêt viendra se joindre à votre désir de faire fortune.

Ces mots réveillèrent dans la mémoire d'Avril ces précé dentes phrases du chevalier qui avaient fait allusion à ce passé qu'il ignorait.

—Monsieur de Saint-Dutasse, s'écria-t-il, jureriez-vous que je vous étais inconnu avant mon entrée dans cette chambre ?

Cette demande, loin de troubler le malade, ranima son humeur moqueuse.

—Ah ça, fit-il, croyez vous donc que, pour le premier pauvre diable venu qui se serait venu pendre là-haut, j'eusse consenti à épuiser, dans un pareil entretien, le peu de force qui me restait ? Non, j'eusse simplement envoyé quelques louis à ce malheureux pour le faire encore vivre une semaine. Vous, quand Bourguignon est venu me répéter le nom dont vous aviez signé votre déclaration de suicide, j'ai voulu vous voir. Oui, je

sais votre histoire... j'ignorais seulement que vous viviez si près de moi.

—Alors vous pouvez m'apprendre qui je suis ? demanda Paul, pâle d'émotion.

—Vous l'apprendre ? oh ! non pas ! ricana le chevalier. Ce serait trop simplifier la tâche qui vous attend. Bien renseigné, vous iriez tout droit au but, en négligeant d'écraser sur votre route certains misérables qui, à cette heure, croient que ma mort sera leur délivrance. Non, je ne vous dirai rien, parce que vous me vengerez.

—C'est donc à votre seule vengeance que vous me sacrifiez ? gronda le jeune homme irrité par le refus de répondre du malade.

Malgré l'épuisement de ses forces, M. de Saint-Dutasse se redressa encore sur sa couche, et, d'un timbre sévère et calme, il dit à Paul en lui posant sur le bras sa main glacée :

—Bon ou mauvais, je n'ai pas à vous expliquer le sentiment que vous m'inspirez. Mais, sachez-le, je vous sacrifie si peu à ma vengeance que je veux vous laisser vous-même décider de votre sort. Ecoutez bien ma volonté. Vous allez sortir à l'instant de cette chambre, et vous n'y rentrerez que lundi matin. Alors je serai mort. Devant mon cercueil, vous direz à Bourguignon pour quelle part de mon héritage vous avez opté. Suivant votre décision, il vous remettra les titres de rentes... ou le reste. Maintenant, adieu, monsieur Paul Avril.

(A CONTINUER.)

UN DRAME A TUNIS

II.

—Qu'importe ? si j'y vais avec toi, si nous y allons ensemble, je veux bien mourir ainsi, c'est étrange, sans-tu ? C'est une belle mort, voyons, ne m'aimes-tu pas, toi ? Est-ce que cette course insensée ne donne pas le vertige à ton cœur, à ton cerveau, à ton être tout entier.

—Mais, malheureuse enfant, c'est parce que je t'aime que je veux vivre, c'est ce qu'on se possède dans la mort ? et si tu meurs, c'est pour moi, c'est à cause de moi, c'est moi qui te tue !

—Non, ce n'est pas toi, c'est moi qui suis venue ce soir à toi, malgré mon père et malgré ton ordre. Je suis venue parce que je savais bien que tu m'appelais dans le silence de tes nuits parce que je pressentais la passion du sacrifice qui t'emportait dans une folie de vertu, je suis venue pour te dire : Ecoute, Abel Gourin, tu aimes Moïna, tu l'aimes, elle le sait, quand même tu ne le lui aurais pas dit, elle a deviné tes souffrances, tes héroïsmes de chasteté, la voici. puisque le mariage ne peut nous unir dans la vie, soyons-le dans la mort... Moïna Jacob est à toi, à toi, mon bien-aimé !

En parlant, elle se laissa tomber sur le banc étroit, au fond de la guérite du chef de train. A l'ouest, derrière les montagnes la lune descendait, échancrée déjà par la pointe d'un mamelon taillé à pic, tandis que vers l'orient la mer se tirait à l'horizon comme un trait d'argent au bas de la coupole bleue où les constellations éteignaient leurs lustres d'or. Le jour montait, fendant sa pâleur à la base du ciel.

Par les vallées, par les plateaux, à travers les précipices, la locomotive emportait le convoi à toute vapeur. Les arbres des forêts lointaines, les chênes-lièges des hauteurs, les oliviers des plaines, les dattiers, les palmiers, semblaient s'enfuir par troupes.

La Medjerda coulait dans la profondeur comme un mince filet d'argent.

Après cet élan de passion qui avait soulevé Moïna, elle était tombée presque sans force entre les bras d'Abel Gourin. Le jeune homme serrait à deux bras la belle juive, noyait son visage dans ses cheveux, couvrait de baisers fous le visage de la jeune fille.

Tout à coup il se redressa, l'œil fixe, une lueur fauve chauffait d'un éclat farouche son regard où flambait tout un monde de passions.

—Oui, Moïna, s'écria-t-il, vivre une heure de bonheur espéré, de l'ivresse rêvée en ce vertige de mort où nous entraîner une force aveugle, n'est ce pas mieux qu'un sidolo d'existence des autres hommes ? Je t'aime assez pour te respecter, et nous allons mourir ensemble...

L'air s'ouvrait à l'horizon comme un éventail de plumes roses. Des oiseaux chantaient dans les bois d'un vert attendri. De grands vols de cigognes suivaient le train.

La locomotive fuyait, les lanternes rouges allumées brillaient comme des yeux sanglants malgré le jour, la fumée blanche et rose s'allongeait en panache horizontal.

Tout à coup la locomotive bondit du haut d'un remblai dans une vallée étroite ou coulait la Medjerda.

Un arbre avait été jeté en travers de la voie.

Il y eut un épouvantable éroulement.

Tous les wagons roulèrent les uns sur les autres, broyant les arbres, écrasant tout dans leur chute formidable.

À l'avant-dernier wagon, la chaîne se rompit.

Le dernière voiture demeura suspendue et pour ainsi dire en équilibre au bord du gouffre !

Abel Gourin saisit dans ses bras sa fiancée, demi-évanouie, de toute sa puissance herculéenne, l'enleva et sauta sur la voie.

Au même instant, plusieurs coups de feu retentirent à quelque distance.

Une troupe d'Arabes s'élança, le sabre nu, sur le Français désarmé.

—Abel ! si tu m'aimes, tue-moi, supplia la juive.

Il ne répondit pas, l'enveloppa d'un regard de passion farouche et ravrés, la serrant dans ses bras de toute sa force léonine, l'étouffa en la baignant sur les lèvres...

—Maintenant vous pouvez venir, tas de bandits ! cria-t-il aux Arabes que ce spectacle avait un instant terrifiés.

Ils se jetèrent sur lui.

Au premier il arracha son fusil et lui broya le crâne d'un coup de crosse, il en saisit un autre par la peau du ventre et le lança parmi les décombres. Le misérable tourna plusieurs fois dans le vide en tombant, et ses entrailles pendantes faisaient le moulinet autour de lui.

À ce moment un coup de sifflet retentit au loin sur la voie. Une locomotive arrivait à toute vapeur.

Les Arabes s'écartèrent vivement.

La machine s'arrêta presque aussitôt. Un homme sauta sur la voie. Il jeta un cri de douleur furieuse en voyant le cadavre de Moïna.

—Triples brutes ! tas d'assassins ! cria-t-il aux Arabes, c'est vous...

Un Arabe ajusta l'Italien et l'étendit mort.

En même temps une autre détonation retentissait. Abel Gourin roulait sur le cadavre de Moïna.

—Ainsi périssent tous les roumis ! dit un vieux cheik à barbe blanche en levant vers le ciel d'un bleu oruel ses deux bras maigres.

PRIMES !

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC !

DITES A VOS AMIS qu'avec ce numéro nous commençons la publication d'un nouveau roman encore inconnu en Canada, et qui surpasse de beaucoup tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour, tant sous le rapport de l'intérêt qu'il inspire au lecteur que par la richesse de son style. C'est un chef-d'œuvre du plus grand mérite.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, le journal pendant un mois à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

DE PLUS, à toute personne qui paiera un an d'abonnement (UNE PIASTRE), nous adresserons la collection complète d'une année de notre journal, à son choix, dont elle peut voir le contenu, année par année, plus loin.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de deux années d'abonnement (DEUX PIASTRES), nous enverrons la collection de trois années complètes de notre journal, tel que plus haut décrit.

Enfin, aux personnes qui nous feront parvenir le prix de trois années d'abonnement (TROIS PIASTRES), nous enverrons la collection complète de notre journal, moins, cependant, la première année, qui est épuisée.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 au 1^{er} Juillet 1884, soit trois ans et demi, et le journal pendant trois autres années.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de six mois d'abonnement (50 CENTS), nous enverrons le journal pendant six mois et, en plus, une collection de notre journal contenant une histoire complète.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit. — Un an, \$1.00, six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880—Epuisée.

DEUXIEME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'En prisonnier*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'En prisonnier* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIEME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Drames de l'Argent et Le Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, EDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)

VITAL CASSAN, dessinateur et graveur sur bois, est maintenant au No 475 rue Craig, bureau du *Feuilleton Illustré*.